
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 18/1 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.1.56758

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

En dépit de sa vaste documentation, l'auteur n'a pu tout voir. Parmi les opérations à entreprendre, il signale lui-même l'examen des péripeties de deux évangélistaires plus tardifs, à savoir celui de l'abbesse Uta de Ratisbonne (vers 1020) et celui du monastère de Gengenbach (milieu du XII^e s.), dans lesquels on retrouve la répartition des lectures selon l'ordre des Évangiles, plutôt que selon l'ordre liturgique, qui est un des traits originaux du *Liber Viventium* (voir p. 197, col. b).

Parmi les contributions récentes à l'expertise du ms., signalons le commentaire de la mention *Athalsten rex* (de la p. 33) par Simon Keynes, *King Aethelstan's Books* (in: *Learning and Literature in Anglo-Saxon England. Studies presented to Peter Clemoes*, ed. by Michael Lapidge and Helmut Gneuss, Cambridge 1985, p. 143–201; voir p. 201 et, pl. XVI, une reproduction de la p. 33 du codex); ainsi que le relevé des variantes du texte biblique du *Liber Viventium* par dom B. Fischer (*Die lateinischen Evangelien bis zum 10. Jahrhundert*, 3 vol. parus, Fribourg en B. 1988–1990), chez qui le *Liber Viventium*, intégré dans le groupe K (Diözese Konstanz und Umkreis), est désigné par le sigle Kf.

L'illustration est si riche qu'on ose à peine formuler un regret: qu'il y manque les reproductions de la p. 129 du cod. Sangallensis 48, et de la p. 266 du cod. Sangallensis 51, qu'on eût attendues respectivement aux p. 198 et 199 du livre de v.E.

Habituellement, pour les expertises approfondies, les chercheurs se distribuent les tâches, comme dans celle, brillante, de l'Évangélaire de Quedlinburg, récemment récupéré par l'Allemagne, et que se sont judicieusement partagée. F. Mütherich, B. Bischoff, B. Fischer et D. Kötzsche (*Das Samuhel-Evangeliar aus dem Quedlinburger Dom*, Munich Kulturstiftung der Länder, Bundesrepublik Deutschland, Ernst von Siemens-Kunstfonds, 1991 [Kulturstiftung der Länder. Patrimonia, 25. – Bayerische Staatsbibliothek, Ausstellungskataloge, 53]). Ici au contraire, un seul chercheur, spécialiste polyvalent, dont on admire la vaste érudition, a entrepris une expertise pluridisciplinaire. On admire la performance: les analyses, là où on a procédé à des vérifications, n'ont pas été prises en défaut. Mais la collaboration de plusieurs spécialistes n'est-elle pas plus «économique»?

Guy PHILIPPART, Namur

Ansätze und Diskontinuität deutscher Nationsbildung im Mittelalter, herausgegeben von Joachim EHLERS, Sigmaringen (Thorbecke) 1989, 394 p. (*Nationes. Historische und philologische Untersuchungen zur Entstehung der europäischen Nationen im Mittelalter*, 8).

Le groupe de recherches sur la formation des nations européennes au Moyen Age auquel on doit sept volumes depuis 1975 vient d'en publier un nouveau sur les débuts et la discontinuité de la formation de la nation allemande jusqu'au seuil du XVI^e siècle. Né comme les précédents d'un colloque, il présente dix communications sur le sujet: chacune est fondée sur un matériau documentaire considérable et animée par la comparaison avec d'autres nations parmi lesquelles la France occupe une place privilégiée, étant donné l'origine commune des deux Etats.

Il appartenait à l'éditeur J. EHLERS de rédiger le rapport introductif: c'est un texte très riche et plein d'enseignements qui rappelle d'abord la manière dont fut traité sous l'influence des idées romantiques postrévolutionnaires le problème des rapports entre nation, Etat et peuple, ce dernier étant considéré par certains érudits comme le créateur de l'Etat national. Cette interprétation soulève à elle seule un problème délicat, car on ne sait pas comment les quatre *gentes* des Saxons, Franconiens, Bavarois et Souabes se sont trouvés regroupés en un ensemble (*Großvolk*), désigné peut-être dès le X^e siècle et sûrement depuis le XI^e par l'expression *Regnum Teutonicorum*. D'autre part dans quelle mesure cette ethnogénèse fut-elle assez mûre pour pousser à la création du *regnum*? H. Beumann dont J. Ehlers reprend le point de vue a montré pertinemment l'influence du politique dans ce processus (règlement par le roi Henri

ier de sa succession, principe de l'indivisibilité du royaume, capacité d'intégration de l'Empire depuis Otton Ier), par comparaison avec la France où l'on repère pareillement la prépondérance marquée du politique parmi les éléments constitutifs de l'Etat.

Abordant d'autre part le rôle des princes dans la formation de l'Etat, Ehlers montre qu'ils ne doivent pas être considérés comme des forces compromettant l'unité de la monarchie; en effet si l'empereur se trouve à la tête de trois royaumes, ils sont, eux, les porteurs du ›Reichsbewußtsein‹ c'est-à-dire de la conscience d'être le *regnum* allemand. De leur consentement dépend depuis Henri V la légitimité du roi. Il demeure cependant que l'unité réelle du ›Reich‹ a été rendue impossible par l'existence des Etats princiers peut-être, pense l'auteur, parce que les amorces de nations qu'ils représentaient empêchèrent la formation d'une nation allemande cohérente.

Dernière des questions abordées: l'Empire a-t-il été un obstacle à la formation de l'Etat national? Oui, sans doute, par sa prétention à l'hégémonie, cause d'échec. Non, parce que dans ses aspirations chrétiennes et universalistes, l'Empire fut le ›principe spirituel‹ (en français dans le texte) du sentiment national fondé sur la conscience d'une histoire commune et de la volonté de vivre ensemble.

Suivent les communications répondant au programme du colloque:

a) La capacité d'intégration de la royauté fait l'objet d'une étude de R. SCHNEIDER dont l'argumentation parfois différente de celle d'Ehlers, notamment sur la part des peuples au processus étudié, montre cependant que ce sont des facteurs politiques et historiques qui ont modelé la formation de la nation allemande. Parmi elles, la royauté qui garantit l'unité et l'indivisibilité du royaume; il est frappant que lors de la double élection de 1314 on n'envisagea jamais la partition de l'Etat: on se serait, s'il l'avait fallu, satisfait de la solution de deux rois associés.

b) Le droit et la législation ont-ils été des éléments d'intégration? Après avoir examiné la législation impériale active jusqu'en 1235, sa reprise de Rodolphe de Habsbourg à Charles IV ainsi que la législation des ›Länder‹ en progrès continu, A. WOLF conclut que la coexistence des deux plans (Etat, territoires) ne permet guère d'établir un lien entre législation et formation de la nation.

c) A la recherche des ›Conditions présentes, absentes ou dans le devenir du sentiment national‹, P. MORAW, se plaçant délibérément au XV^e siècle, découvre parmi les forces qui conservent l'Empire, la persistance de formes constitutionnelles et surtout celle du ›Grundkonsens‹, c'est-à-dire d'un consentement ou accord fondamental où entrent la conviction que le ›Reich‹ est la continuation de l'Empire romain ainsi que l'idée que des droits royaux temporairement non exercés sont susceptibles d'être renouvelés: le consentement général ainsi défini peut avoir conduit au sentiment national. Il se heurte cependant à plusieurs difficultés: caractère polycentrique du royaume, absence d'une capitale, extension vers l'Est qui place des éléments nouveaux sous le toit fragile de la construction impériale.

L'existence, à partir du milieu du XIV^e siècle de la ›Grande dynastie‹ (Luxembourg, Habsbourg) semble avoir eu aux yeux de l'auteur des effets contraires. Sans elle un arrêt dans le développement de l'Etat était à craindre, mais elle fut défavorable à la formation du sentiment national, vu la divergence entre les intérêts de la dynastie et ceux de l'Etat.

Et pourtant le sentiment national a progressé au cours de la période envisagée: il est porté par les Electeurs, les princes, les juristes, les historiens, les publicistes et surtout l'immense besoin d'une réforme qui, sollicitée depuis le temps de Sigismond, aboutit partiellement sous Maximilien en 1495: sans avoir été directement inspirée par le ›Nationalbewußtsein‹, elle lui donna cependant une nouvelle impulsion.

d) On ne s'arrêtera pas ici par manque de place à l'exposé de J. MIETHKE sur le sujet bien connu des rapports entre l'Empire et la Papauté, le premier ne pouvant s'affranchir de l'autre qu'au milieu du XIV^e siècle (Rhense, Lupold, Occam, Bulle d'or).

e) Sous le titre ›Empereur, Empire et nation allemande à la fin du XV^e siècle‹ E. ISENMANN traite de la Réforme de 1495. Il en retrace la genèse et suit jusque dans les moindres détails les discussions entre Maximilien et ses partenaires (les Electeurs et l'archevêque Berthold de

Henneberg), les compromis auxquels on aboutit non sans peine. Dans l'histoire du mouvement il montre bien l'obstination de Frédéric III à ne pas laisser limiter son pouvoir et l'esprit plus ouvert de Maximilien dont on ne saurait cependant dire s'il voyait dans la Réforme autre chose qu'une mesure de circonstance ou s'il la jugeait capable d'évoluer et de se consolider; de toute façon, conclut l'auteur, il n'était plus possible d'arrêter le processus de transformation des structures du royaume.

f) On revient à l'objet propre de l'ouvrage avec l'étude de R. SCHNELL («Littérature allemande et sentiment national») qui se propose de rechercher les centres de cristallisation du sentiment national dans l'espace, l'Etat, la langue et la littérature.

En ce qui concerne l'espace, il note que fort longtemps ni les Allemands, ni leurs voisins de l'Ouest n'eurent une vision claire de leurs frontières; rien de plus significatif que la discussion des termes hérités de l'antiquité de *Gallia* et de *Germania*; c'est au milieu du XIV^e siècle que le chroniqueur Fritsche Closener établit que les régions cisrhénanes qualifiées de *Gallia* faisaient partie de l'Allemagne, en se fondant sur un critère linguistique, la langue parlée par les habitants.

La désignation de l'Etat allemand de *Regnum Teutonicum* entra dans les sources avec Grégoire VII qui la mania dans un sens anti-impérial; il en fut de même de *Regnum Alemanniae*, terme souvent utilisé en France. Dans la littérature en langue allemande on voit paraître l'expression *diutsche lant* – un pluriel qui désigne la *terra*, le ›Land‹ des Allemands, incluant tous les territoires compris dans l'Etat; elle a finalement donné ›Deutschland‹, un pluriel transformé en singulier. Toutes les hésitations s'évanouirent lorsque s'imposa le titre officiel de ›Saint Empire romain de nation germanique‹ qui en dernière analyse exprime l'union entre le *Regnum* et l'*Imperium*.

Dans le même enchaînement, Schnell signale les progrès drastiques faits par la langue allemande dans les chancelleries, les universités, les écoles, dans le parler juridique et la littérature. Les exemples abondent; tous sont une expression de ce ›Wir-Gefühl‹ («Nous autres...») qui contribue lui aussi au sentiment national.

g) Etudiant le rôle de la langue dans la formation de ce sentiment, P. WIRSINGER retrace les étapes de la formation d'une langue unitaire: parlars ›populaires‹ du VIII^e siècle qui se consolidèrent en ›Landsprachen‹, formation de deux zones linguistiques, haut et bas allemand, ce dernier répandu par la Hanse dans un vaste secteur de Hambourg à Reval. Le danger de la scission linguistique de l'Allemagne fut écarté par deux causes qui non seulement unirent les domaines du haut et du bas allemand mais ouvrirent la voie à une langue écrite unitaire: la Réformation, surtout, et aussi le déclin en Allemagne du Nord du bas allemand et son remplacement par la langue du Sud.

h) H. THOMAS a analysé ›les éléments nationaux dans le monde chevaleresque du Moyen Age‹. Son témoin principal est le poème ›Maurice de Craon‹ qui relate la naissance de la chevalerie en Grèce et son séjour à Rome avant de passer en *Kärlingen* c'est-à-dire en France, d'où elle se répandra dans un vaste domaine. De fait, sans avoir jamais provoqué une admiration unanime en Allemagne, elle s'imposa peu à peu dans le genre de vie de la classe guerrière, essentiellement la noblesse, tout comme en France, considérée à ce point de vue là comme un modèle. Mais si en France la royauté a été le centre de la culture chevaleresque, il n'en fut pas de même en Allemagne: le tournoi qui devait avoir lieu à Ingelheim après le célèbre ›Hoftag‹ de Mayence (1184) fut empêché par diverses circonstances; il est possible, mais pas sûr que des tournois eurent lieu autour des derniers Hohenstaufen. Comme sur d'autres plans, ce sont les princes qui sur celui-là font figure de forces vives du royaume: ils sont les maîtres de la chevalerie. Que Rodolphe de Habsbourg se soit intéressé un moment à la culture et aux mœurs chevaleresques, on en possède la preuve par le récit de deux tournois, l'un fictif, ›le tournoi de Nantes‹ (entre 1278 et 1281), l'autre réel, ›le tournoi de Chauvency‹, raconté par le ménestrel lorrain, Jean Bretel (1284 ou 1285), qui opposa à un parti français un groupe de chevaliers originaires de Lotharingie.

Résumant les principaux résultats de l'enquête et indiquant les points sur lesquels devra être poursuivie la recherche, K. ZERNACK a rédigé la conclusion de ce volume qui peut être considéré comme un ouvrage de référence sur un problème complexe dont se trouvent analysées ici les multiples facettes.

Robert FOLZ, Dijon

Albrecht Graf FINCK VON FINCKENSTEIN, *Bischof und Reich. Untersuchungen zum Integrationsprozeß des ottonisch-frühsalischen Reiches (919–1056)*, Sigmaringen (Thorbecke) 1989, 292 p. (Studien zur Mediävistik, 1).

Cette étude, élaborée à partir d'une thèse d'habilitation présentée en 1981/82 devant l'Université de Düsseldorf, se propose de compléter de façon méthodique les connaissances que nous avons sur l'épiscopat du royaume germanique depuis Henri Ier jusqu'à Henri III; ainsi fait-elle pendant, en quelque sorte, à l'étude de H. Zielinski (*Der Reichsepiskopat in spätottonischer und salischer Zeit [1002–1025]*, Teil I, 1984), bien que l'interrogation centrale porte ici davantage, comme le souligne le sous-titre, sur le rôle des évêques dans le processus d'intégration des différentes régions à l'Empire germanique.

Dans cette optique, l'auteur accorde une grande place dans son ouvrage à l'origine des évêques: non seulement à leur origine «ethno-géographique», mais aussi au cheminement dans la carrière ecclésiastique qui leur permet, à chaque étape, de tisser un réseau de relations recouvrant parfois l'ensemble du royaume et qu'ils peuvent mettre à profit une fois parvenus à la dignité épiscopale.

Le livre est composé de trois parties complètement distinctes les unes des autres: la première entend donner une image générale de l'épiscopat de Germanie, en couvrant l'ensemble des diocèses et en répondant à des questions précises concernant l'origine sociale et géographique des évêques, le cursus qu'ils ont suivi et les relations qu'ils entretiennent avec l'aristocratie locale et avec le roi.

L'auteur arrive ici, grâce à un travail qui dépasse le cadre monographique à des conclusions intéressantes quant au problème de l'origine ethno-géographique des évêques: on constate en effet dans le royaume l'existence d'une bande centrale qui s'étend de la province de Trèves à l'Ouest, à la province de Magdebourg à l'Est en passant par Worms, Bamberg et Hildesheim, où les échanges de personnel ecclésiastique sont particulièrement intenses, tandis qu'au Nord-Ouest et au Sud-Est de cette diagonale, les évêques originaires de la région où ils exercent leur charge sont majoritaires. Ces démonstrations chiffrées, chaque région étant étudiée en détail, corroborent les résultats obtenus par l'étude des lieux de résidence et des itinéraires des souverains ottoniens réalisée par E. Müller-Mertens (*Die Reichsstruktur im Spiegel der Herrschaftspraxis Ottos des Großen*, 1980, *Forschungen zur mittelalterlichen Geschichte*, XXV) et redéfinissent les centres de gravité du pouvoir royal qui apparaissent extrêmement stables d'un bout à l'autre de la période, malgré la perte de territoires à l'Est.

L'étude du cursus des évêques met en valeur le rôle joué par certaines fondations canoniales notamment à Magdebourg, Cologne et Bamberg, mais surtout à Hildesheim dont le chapitre cathédral fait fonction de véritable séminaire épiscopal: les évêques issus de ce chapitre, 26 au total, ont exercé leur charge dans toutes les régions du royaume, à l'exception de la Bavière. Le chapitre cathédral de Bamberg a sans doute joué le même rôle au début du XI^e siècle.

En revanche, on peut constater le faible rôle des écoles monastiques dans la formation des évêques: seules Fulda et Saint-Emmeram de Ratisbonne fournissent plus de cinq évêques, tandis que le chapitre d'Hildesheim a formé le dixième des évêques de la période. Dans ce cadre, le rôle des centres de réforme comme Gorze est quasiment inexistant, ce qui a sans doute des conséquences très importantes sur la pratique pastorale de ces évêques et sur la façon